



1917 à PETROGRAD, de François Antoniazzi, Éditions des Syrtes, 2017, 766 pages, 25 €.

Doit-on nommer la puissance européenne dans laquelle, au début du XX^e siècle, la volonté du monarque demeurerait la loi de l'État? Chacun, bien sûr, a reconnu la Russie. Appuyé par l'armature administrative et par l'Église orthodoxe, elle-même soumise aux directives d'un Saint-Synode que conduit un fonctionnaire civil, le tsar, chef temporel et spirituel de la nation, est encore omnipotent. Mais celui-ci, nous voulons dire Nicolas II depuis 1894, dont les principaux traits de caractère sont l'entêtement et une religiosité peu éclairée, va chanceler en 1905 devant une secousse de grande ampleur d'où sortirait, urgente nécessité, le Manifeste du 17 octobre octroyant une forme (étroite) de représentation populaire. Enfin jugulée avec la III^e Douma ouverte au bout de 1907 (les deux précédentes ayant été dissoutes), suivie en 1912 d'une IV^e Douma, la crise, cependant, trouve

LA NEF ■ N°303 MAI 2018

un achèvement ambigu, et le souverain, toujours imbu d'idées absolutistes, et resté au cœur du système, quoique *de jure* l'autocratie soit devenue obsolète, peut se rassasier des célébrations fastueuses du tricentenaire de la maison Romanov en 1913. D'ailleurs, l'année d'après, quand survint la déclaration de guerre de l'Allemagne, une immense vague de hourras, et le drapeau impérial brandi, allait saluer Nicolas, apparu au balcon du palais d'Hiver; une quinzaine plus tard, dans Moscou pavoisé à son effigie, l'accueil sera triomphal.

Malgré cela, répétition des grèves de 1905-1907, celles de 1912-1914 ont montré la permanence du mécontentement ouvrier. Et comme, sur le plan militaire, s'accumulent les défaites, comme, à partir d'août 1915, date où le tsar prend les rênes de l'armée, c'est Alexandra Fiodorovna, son épouse, avec le ministre Protopopov, qui, de concert, gouvernement et déraisonnement, comme éclate en février 1917, fruit d'extrêmes souffrances, le soulèvement du prolétariat de Petrograd, bientôt aggravé de mutineries dans la garnison, il aurait fallu, chez Nicolas, pour échapper au naufrage, quelques solides qualités dont manquait cruellement cette pâle figure, esclave, à l'heure décisive, de sa cécité, de son incapacité, bref, d'une absence d'énergie suicidaire. Résultat : cinq jours de combats de rue clos par l'acte d'abdication du 2 mars que lui imposent généraux et membres de la Douma.

Une brutale fin de règne, on le voit, marquée, au sein de toutes les classes sociales, d'un profond désamour étendu d'instinct à la dynastie et au régime. Un drame aussi, qu'embrasse l'ouvrage irremplaçable de notre historien.

Michel Toda ■